

L'ORDRE DU JOUR

ÉRIC VUILLARD

L'ORDRE DU JOUR

Récit



VOIR DE PRÈS

© 2017, Actes sud
© 2018, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-96-2

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

à Laurent Évrard

UNE RÉUNION SECRÈTE

Le soleil est un astre froid. Son cœur, des épines de glace. Sa lumière, sans pardon. En février, les arbres sont morts, la rivière pétrifiée, comme si la source ne vomissait plus d'eau et que la mer ne pouvait en avaler davantage. Le temps se fige. Le matin, pas un bruit, pas un chant d'oiseau, rien. Puis, une automobile, une autre, et soudain des pas, des silhouettes qu'on ne peut pas

voir. Le régisseur a frappé trois coups mais le rideau ne s'est pas levé.

Nous sommes un lundi, la ville remue derrière son écran de brouillard. Les gens se rendent au travail comme les autres jours, ils prennent le tram, l'autobus, se faufilent vers l'impériale, puis rêvassent dans le grand froid. Mais le 20 février de cette année-là ne fut pas une date comme les autres. Pourtant, la plupart passèrent leur matinée à bûcher, plongés dans ce grand mensonge décent du travail, avec ces petits gestes où se concentre une vérité muette, convenable, et où toute l'épopée de notre existence se résume en une pantomime diligente. La journée s'écoula ainsi, paisible, normale. Et

pendant que chacun faisait la navette entre la maison et l'usine, entre le marché et la petite cour où l'on pend le linge, puis, le soir, entre le bureau et le troquet, et enfin rentrait chez soi, bien loin du travail décent, bien loin de la vie familière, au bord de la Spree, des messieurs sortaient de voiture devant un palais. On leur ouvrit obséquieusement la portière, ils descendirent de leurs grosses berlines noires et défilèrent l'un après l'autre sous les lourdes colonnes de grès.

Ils étaient vingt-quatre, près des arbres morts de la rive, vingt-quatre pardessus noirs, marron ou cognac, vingt-quatre paires d'épaules rembourrées de laine, vingt-quatre

costumes trois pièces, et le même nombre de pantalons à pinces avec un large ourlet. Les ombres pénétrèrent le grand vestibule du palais du président de l'Assemblée ; mais bientôt, il n'y aura plus d'Assemblée, il n'y aura plus de président, et, dans quelques années, il n'y aura même plus de Parlement, seulement un amas de décombres fumants.

Pour le moment, on dévisse vingt-quatre chapeaux de feutre et l'on découvre vingt-quatre crânes chauves ou des couronnes de cheveux blancs. On se serre dignement la main avant de monter sur scène. Les vénérables patriciens sont là, dans le grand vestibule ; ils échangent des propos

badins, respectables ; on croirait assister aux prémices un peu guindées d'une garden-party.

Les vingt-quatre silhouettes franchirent consciencieusement une première volée de marches, puis avalèrent un à un les degrés de l'escadrin, en s'arrêtant parfois pour ne pas surmener leur vieux cœur, et, la main cramponnée à la tringle de cuivre, ils grimpèrent, les yeux mi-clos, sans admirer ni l'élégant balustre ni les vouîtes, comme sur un tas d'invisibles feuilles mortes. On les guida, par la petite entrée, vers la droite, et là, après quelques pas sur le sol en damier, ils escaladèrent la trentaine de marches qui mènent au deuxième étage. J'ignore

qui était le premier de cordée, et peu importe au fond, puisque les vingt-quatre durent faire exactement la même chose, suivre le même chemin, tourner à droite, autour de la cage d'escalier, et enfin, sur leur gauche, les portes battantes étant grandes ouvertes, ils étaient entrés dans le salon.

La littérature permet tout, dit-on. Je pourrais donc les faire tourner à l'infini dans l'escalier de Penrose, jamais ils ne pourraient plus descendre ni monter, ils feraient toujours en même temps l'un et l'autre. Et en réalité, c'est un peu l'effet que nous font les livres. Le temps des mots, compact ou liquide, impénétrable ou touffu, dense, étiré, granuleux, pétrifie les mouvements,

méduse. Nos personnages sont dans le palais pour toujours, comme dans un château ensorcelé. Les voici foudroyés dès l'entrée, lapidifiés, transis. Les portes sont en même temps ouvertes et fermées, les impostes usées, arrachées, détruites ou repeintes. La cage d'escalier brille, mais elle est vide, le lustre scintille, mais il est mort. Nous sommes à la fois partout dans le temps. Ainsi, Albert Vögler monta les marches jusqu'au premier palier, et là, il porta la main à son faux col, transpirant, dégoulinant même, éprouvant un léger vertige. Sous le gros lampion doré qui éclaire les volées de marches, il rajuste son gilet, défait un bouton, échancre son faux col. Peut-être que Gustav Krupp

fit une halte sur le palier, lui aussi, et lança un mot de compassion à Albert, un petit apophtegme sur la vieillesse, enfin bref, fit montre de solidarité. Puis Gustav reprit sa route et Albert Vögler resta là quelques instants, seul sous le lustre, grand végétal plaqué or avec, au milieu, une énorme boule de lumière.

Enfin, ils pénétrèrent dans le petit salon. Wolf-Dietrich, secrétaire particulier de Carl von Siemens, lambina un moment près de la porte-fenêtre, laissant traîner son regard sur la mince couche de givre recouvrant le balcon. Il échappe un instant à la basse cuisine du monde, entre les balles de coton, flânôchant. Et tandis que les autres parlotent et grillent un

Montecristo, piapiatant sur le crème ou le taupe de sa cape, préférant qui la saveur moelleuse, qui un goût épicé, tous adeptes des diamètres énormes, os à gigot, esquichant distraitemment les bagues dorées à l'or fin, lui, Wolf-Dietrich, rêveasse devant la fenêtre, ondoie entre les branches nues et flotte sur la Spree.

À quelques pas, admirant les délicates figurines de plâtre qui ornent le plafond, Wilhelm von Opel relève et rabaisse ses grosses lunettes rondes. Encore un dont la famille s'est élancée vers nous depuis le fond des âges, depuis le petit propriétaire terrien de la paroisse de Braubach, de promotions en amoncellements de robes et de faisceaux, de closeries et de charges,